

GHORRA-GOBIN, Cynthia et REGHEZZA-ZITT, Magali (dir.)
(2016) *Entre local et global : les territoires dans la mondialisation*. Paris, Éditions Le Manuscrit, 280 p. (ISBN : 978-2-30404-584-0)

Steve Déry

Volume 63, numéro 178, avril 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1075791ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1075791ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Déry, S. (2019). Compte rendu de [GHORRA-GOBIN, Cynthia et REGHEZZA-ZITT, Magali (dir.) (2016) *Entre local et global : les territoires dans la mondialisation*. Paris, Éditions Le Manuscrit, 280 p. (ISBN : 978-2-30404-584-0)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 63(178), 121–122. <https://doi.org/10.7202/1075791ar>

contexte, l'espace et ses configurations deviennent le socle de cette pérennité symbolique, puisque interdépendants de l'expérience du souvenir et de sa matérialisation.

Justine GAGNON

Département de géographie
Université Laval
Québec (Canada)



GHORRA-GOBIN, Cynthia et REGHEZZA-ZITT, Magali (dir.) (2016) *Entre local et global : les territoires dans la mondialisation*. Paris, Éditions Le Manuscrit, 280 p.

(ISBN : 978-2-30404-584-0)

Paru en 2016, le recueil de textes édités par Cynthia Ghorra-Gobin et Magalie Reghezza-Zitt, *Entre local et global*, «est le résultat de plusieurs séminaires de recherche qui se sont tenus à l'ENS entre 2010 et 2014» (p. 9). En sept chapitres, auxquels

s'ajoutent une introduction et une conclusion rédigées par elles, les directrices de la publication proposent une lecture, des analyses et des interprétations des liens entre le local et le global, à l'intérieur du cadre de la mondialisation ou des mondialisations, comme elles en soulignent d'emblée (p. 9). Le choix des thèmes est complètement éclaté, ce qui, à défaut d'une cohérence d'ensemble, fournit un portrait diversifié des ramifications où l'on peut retrouver cette mondialisation envahissante, y compris sur le plan identitaire : les pratiques touristiques des tours du monde, les aéroports comme objet géographique, la gestion de l'eau en Argentine, la crise des *subprimes* aux États-Unis, les mobilisations citoyennes ou citoyennes à Détroit (États-Unis), ainsi que le cas de l'aménagement d'une décharge à Buenos Aires (Argentine).

Dans tous les cas, nous sont présentées soit des analyses des dynamiques actuelles de la mondialisation, soit des réponses aux problèmes que la version néolibérale de la mondialisation cause un peu partout. À certains égards, ces réponses – en particulier le cas de la gestion de l'eau en Argentine, décrit par Florentin (p. 105-142) – sont parfaitement analogues à celles évoquées par Karl Polanyi quand il discute de «l'autodéfense de la société», à

l'époque de la *Grande transformation* qu'il a décrite et qui, en moins d'une génération, a fait sombrer le monde dans les deux grandes guerres mondiales, dans la première moitié du XX^e siècle (Polanyi, 1944). D'ailleurs, l'exemple des mobilisations citoyennes locales à Détroit le démontre aussi : «Ces interventions urbaines conçues comme un palliatif, voire une contestation, des carences publiques présentent donc en germe le danger de devenir des alibis pour les processus qu'elles souhaitent combattre en premier lieu» (chapitre de Nédélec, p. 199).

Les directrices de l'ouvrage enrichissent la réflexion présentée dans les études de cas en discutant du «global» et du «local» comme schèmes de pensée, tout comme de leur transformation, en particulier à partir des dynamiques de globalisation ou de mondialisation, dans leurs différentes acceptions (p. 13-22). Entre autres, elles distinguent «l'interdépendance systémique [qui] se retrouve dans le préfixe “trans-” que l'on utilise fréquemment lorsque l'on parle de global [...] alors que la mondialisation est le domaine du “multi-” [...]» (p. 17).

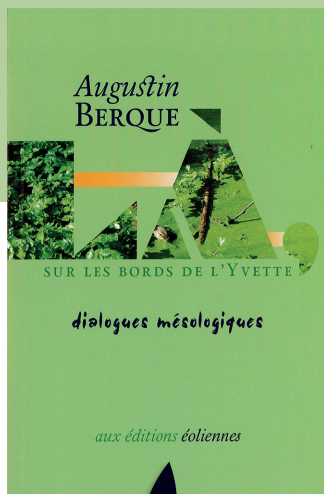
Peut-être, pourrait-on critiquer leur manière de percevoir certains liens entre local et global. Si, bien sûr, des acteurs globaux s'incrustent et influencent la course de territoires locaux, les entreprises, les organisations non gouvernementales (ONG) ou les diasporas n'ont pas le monopole du travail (pris dans le sens raffestinien : énergie + information = travail ; Raffestin, 1980) au niveau global. «Les habitants (acteurs locaux) ont [certes] des capacités de mobilisation pour affronter les acteurs globaux, économique ou politique» (p. 21), mais ces capacités ne sont pas que locales. Le soulèvement au Chiapas, en 1994, est un bel exemple où des acteurs locaux (le sous-commandant Marcos), simplement par leur capacité à intervenir dans l'arène médiatique internationale, ont réussi à transformer un enjeu local en question plus globale et à faire pression sur le gouvernement mexicain.

Enfin, même si l'argumentation autour de certains thèmes n'est pas tout à fait convaincante (comme le concept de «co-spatialité», des pages 91 à 93, chapitre de Frétiigny), et même si subsistent dans le texte plusieurs erreurs typographiques et syntaxiques, la contribution globale de cet ouvrage reste importante pour nous permettre d'approfondir notre connaissance de la complexité systémique de l'économie de marché, ainsi que des dynamiques de

transition et de passage, dans un sens comme dans l'autre, entre les phénomènes locaux et mondiaux.

Steve DÉRY

Département de géographie
Université Laval
Québec (Canada)



BERQUE, Augustin (2017) *Là, sur les bords de l'Yvette. Dialogues mésologiques*. Bastia, Éditions éoliennes, 120 p.

(ISBN 978-2-37672-000-3)

Depuis plusieurs années, le géographe Augustin Berque s'emploie à rénover une science tombée en désuétude depuis le début du XX^e siècle, la mésologie. Notons, certes, la publication en 1952 d'un ouvrage intitulé *Les théories des milieux et la pédagogie mésologique*, mais qui n'a

pas suscité un renouveau de cette discipline. Il revient à Augustin Berque de l'avoir véritablement réactualisé.

Dans un petit *Glossaire de mésologie* publié en 2018, Berque définit la mésologie comme «étude des milieux», eux-mêmes considérés en tant qu'«ensemble des relations éco-techno-symboliques que, trajectivement, l'humanité crée à partir d'elle-même et de la matière première qu'est l'environnement» (Berque, 2018: 26). La compréhension du vocabulaire mésologique forgé par Berque, et qui ponctue ses démonstrations, présente à elle seule un véritable enjeu. Il faut bien le dire, les concepts de «médiance» et de «corps médial», d'«acosmie» et de «métabasisme», de «trajection» et de «chorésie», de «motif écouménal» et de «moment structurel» ne sont pas encore passés dans le langage courant, ni ne semblent encore adoptés plus largement par la discipline géographique.

Sans doute conscient de la nécessité de vulgariser sa discipline pour mieux la faire comprendre, Berque présente un bref ouvrage sur le sujet, *Là, sur les bords de l'Yvette*, sous-titré *Dialogues mésologiques*. Ce nouvel opus se veut donc une introduction aux thèses mésologiques déjà défendues par l'auteur dans des ouvrages moins

accessibles, notamment *Poétique de la terre* (2014) et *Écoumène* (2000), pour ne citer que ceux-là. L'auteur emprunte ici, pour ce faire, au procédé des dialogues entre un spécialiste reconnu dans son domaine et un enfant (ici, sa petite-fille), sur un thème relevant d'un champ de connaissance particulier (la mésologie).

Le premier chapitre est consacré à ce qui est devenu un lieu commun de la pensée berquienne, la critique de la modernité issue de la philosophie cartésienne. L'auteur y reprend les principaux poncifs de cette critique: la réduction de la réalité vivante à des modèles mécaniques et mathématiques, ou encore l'individualisme et la rupture radicale introduite entre le sujet et l'objet. Cette modernité cartésienne sert de contrepoint à la discipline mésologique. Celle-ci se présente en effet, selon son rénovateur, comme une science transmoderne, c'est-à-dire capable de dépasser les limites de la science moderne et des présupposés de la philosophie cartésienne (p. 46).

Au fil des chapitres II et III, Berque convoque tour à tour ses auteurs fétiches pour combattre la conception moderne du monde et fonder en théorie sa mésologie. Du biologiste Jakob von Uexküll (1864-1944), il retient l'idée que chaque milieu se définit comme réalité particulière à une espèce, qu'il n'existe qu'en fonction des caractéristiques propres à chacune, qu'il y a donc autant de mondes qu'il y a d'espèces vivantes, chacune construisant son propre milieu, que celui-ci n'est donc pas réductible à l'espace cartésien, pure étendue géométrique, dont les lois seraient indépendantes de la nature des objets qui l'occupent (Lévy, 2003). D'Erwin Panofsky (1892-1968), c'est l'idée de la perspective signifiante, symbolique, qui replace le sujet observateur dans ses liens concrets avec la chose observée, qu'il oppose à la perspective géométrique d'un regard localisé en dehors de la réalité représentée, donc abstrait de ces mêmes liens concrets avec elle (p. 37). Les travaux de l'anthropologue André Leroi-Gourhan (1911-1986) lui suggèrent la théorie de l'émergence du genre humain par le couplage du corps animal et du corps social, théorie que Berque poursuit et complète par l'ajout d'une dimension symbolique, grâce à l'apport du philosophe japonais Tetsuro Watsuji (1889-1960). Disciple de Martin Heidegger (1889-1976), Watsuji a suggéré que l'espace, tout autant que le temps pour le philosophe allemand, est constitutif de l'existence humaine. C'est lui qui a forgé le concept de *médiance*, considéré comme «moment structurel de l'existence humaine», correspondant au couplage dynamique de